

I

Et voilà. Le père a ouvert le portail. C'est reposant, un père. Ça s'occupe de tout. Maintenant, il n'y a plus qu'à laisser les choses se dérouler. Inexorablement. Le laisser remonter dans la voiture, embrayer et rouler doucement dans l'allée pour rejoindre la maison, un peu en retrait de la route. C'est commode un père, quand on est un ado recroquevillé sur la banquette arrière.

L'ado s'appelle Ernest. Il a fait la tête durant tout le voyage depuis Paris. Il a rognonné, grincé des dents et gémi tout son souïl. Pourtant, il fait beau. C'est l'été. Les vacances scolaires. Il y a l'air conditionné dans la bagnole. Mais Ernest la joue boudeur. Flingueur de bonne humeur. Exterminateur d'ambiance. Petit Néron pyromane de vacances familiales.

La machine est huilée et il a l'impression de revivre ça pour la millième fois. La mère, endormie à la place du

passager. Décoiffée. Un peu obscène avec sa bouche entrouverte et le léger ronflement qui s'en échappe. On dirait un mauvais téléfilm français. Les mêmes acteurs vus et revus. Pas d'action, pas de suspense, un drame. Un drame tranquille. Sans méchants, sans tueurs, sans coups fourrés, pas de sang, du soft, de l'ennuyeux, du barbant à la louche. Les parents, quoi.

Les parents c'est reposant parce que prévisible, mais Ernest l'ignore ou feint de l'ignorer. Rien ne va assez vite pour lui. Zap. Zapping. Zapper. Faut que ça bouge pour qu'il se sente vivre, croit-il. Pour qu'il ne se voie pas vivre, en réalité. L'aboulie par le trop-plein.

Ernest, spectateur captif, connaît le programme. Le père tire sur le frein à main, coupe le moteur, se penche sur le volant, pointe le menton en avant et regarde la façade de la maison à travers le pare-brise. Dans un instant, il va s'exclamer, d'une voix trop satisfaite pour sonner juste : « Nous sommes arrivés, chérie ! »

Voilà, il l'a dit. Ernest se mord l'intérieur des joues. La suite, il pourrait la plagier : « La maison de papa... » Trop tard, le père l'a coiffé sur le poteau. Le papa de son papa, la maison des grands-parents, un héritage. Ils sont morts quand Ernest s'oubliait encore au lit. Vague souvenir d'un enterrement et d'un ennui profond.

La mère se réveille. Elle cligne des yeux. De la sueur coule le long de sa nuque. Ernest grimace.

– Tout le monde descend ! proclame le père tel un capitaine de navire arrivé à bon port, et il montre l'exemple.

Les dés sont jetés. La lumière crue. Le T-shirt d'Ernest colle à sa peau, poisseux de transpiration.

La mère se retourne et lui sourit.

– Tu viens... dit-elle.

*

– Putain ! T'as vu la caisse. Une Nissan dernier modèle ! Eh ! Vise un peu les chromes...

– Ouais... Y en a qui se prennent pas pour des clodos.

Carlos crache entre ses pieds, puis écrase du talon son mollard glaireux. Il l'enfonce dans la terre jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus trace.

C'est tous les ans pareil. Cette famille, des Parigots, débarque en juillet et se croit en pays conquis – conquitateurs de mes deux. Carlos est pareil à son oncle, il n'aime pas les touristes-envahisseurs, heureusement qu'il y en a si peu dans le coin, et des Parisiens encore moins. Que viennent-ils faire ici, en pleine cambrousse, à bouffer leur air et à les snober ? Paraît que la baraque appartenait à leurs vieux, selon l'oncle. Mais c'est pas une excuse pour venir polluer leur espace vital. Z'ont qu'à rester chez eux, à respirer l'air vicié de leur capitale à trois balles, ou descendre sur la Côte, dans le Sud, se tartiner la couenne d'huile de monoï et nourrir au soleil leur futur cancer de la peau.

– L’a changé de tire depuis l’année dernière, non ? C’tait pas une Renault avant ? J’crois bien que c’en était une...

Tchavo, son cousin, c’est autre chose. Il n’a pas inventé le fil à couper l’eau tiède ni la pluie après le beau temps. Il serait même trop gentil, l’andouille, et ça énerve Carlos.

– Qu’est-ce ça peut te foutre, grogne-t-il, et il balance un coup de poing dans les côtelettes de Tchavo.

– Eh ! Pourquoi tu m’cognes ?

Carlos ramasse une pierre et fait mine de la lui lancer.

– Arrête ! s’écrie Tchavo en se protégeant le visage de ses bras. J’ai rien fait !

Carlos laisse tomber le projectile et s’essuie la main sur son pantalon.

– Allez viens, couillon, on va à l’étang...

Tchavo jette un œil craintif par-dessus son coude.

C’est qu’il l’aime beaucoup son cousin, mais qu’il en a peur en même temps. Il est imprévisible et déborde comme le lait sur le feu. C’t’un colérique, Carlos. Une boule de nerfs à retardement. Une fois qu’il est branché sur le secteur de l’embrouille, impossible de couper le courant, faut que ça pète. Un jour, il l’a vu étrangler un chien à mains nues. Juré, le clébard tirait une langue d’un bon mètre. D’accord, pas un gros, une espèce de caniche propriété d’une mémère à poils violines. Le toutou avait dû échapper à la vigilance de sa maîtresse. La vieille, ils la connaissaient. Souvent, elle leur adressait un sourire quand elle les croisait.

Carlos s'est mis en route. Tchavo lui emboîte le pas au petit trot. Ils se dirigent de concert vers la route nationale, qu'ils longeront avant de la franchir par un tunnel d'eau pluviale suffisamment grand pour qu'ils puissent se tenir debout. Ils se retrouveront de l'autre côté, dans un pré qu'ils traverseront. Ils n'auront plus alors qu'à emprunter un chemin communal et parviendront ainsi à l'étang isolé, diamant bleu nuit serti dans un bois de chênes verts.

– Attends-moi, Carlos !

Tchavo accélère pour le rattraper – grand galop.

– Je vais pas t'attendre toute ma vie...

Carlos allonge le pas, exprès. Il est plus grand, plus musclé, plus intelligent, plus tout que son cousin. Il sait que celui-ci va devoir mouliner des gambettes s'il ne veut pas se faire larguer. Il a en ligne de mire la RN, avec tous ces camions qui la parcourent dans les deux sens – Paris-Calais-Paris. Un va-et-vient, comme un archet sur les cordes d'un violon, mais la mélodie n'est pas la même.

– On va pêcher ? demande Tchavo une fois rendu dans le sillage de son cousin, le souffle court, les mollets raidis par l'effort.

En guise de réponse, Carlos soulève sa chemise. Coincé entre sa peau et son jean, il découvre un fin bâton de couleur sable.

Son oncle travaille dans une carrière, il est artificier en chef. C'est lui qui l'a initié à la pêche à l'explosif. On balance une faible charge dans l'étang et Boum !, les

poissons abasourdis par l'explosion remontent à la surface,
y a plus qu'à commencer la cueillette.

Les deux garçons disparaissent dans le tunnel.

Le ciel est bleu.

Il fera encore chaud aujourd'hui.

Avant l'orage.

*

Arezu pose la paume de sa main sur le front brûlant de Mehran, son père, qui sommeille. La jeune fille se penche et souffle du bout des lèvres sur ses paupières closes. L'une après l'autre. Comme elle en avait l'habitude, le vendredi après-midi, quand elle était petite, et qu'il faisait semblant de dormir, allongé sur le sofa de la pièce la plus fraîche de la maison. Plus qu'un jeu, c'était une communion. L'une donnant et l'autre recevant. La femme de maison, quelques minutes plus tard, comme s'il s'était agi d'un rituel immuable, apportait, dans un seul verre rempli à ras bord, une orangeade givrée. Le père et la fille buvaient à petites gorgées, chacun leur tour. Le liquide glacé brûlait la langue d'Arezu, qu'elle plaquait aussitôt contre son palais pour en atténuer la morsure.

– Pourquoi le froid me brûle, papa ?

– Parce que toute chose contient son contraire, ma chérie...

Mehran fronce le nez pour en chasser l'insecte imaginaire qui s'est posé dessus. Il avale mécaniquement sa salive, puis se tourne sur le côté sans se réveiller.

Arezu l'observe un instant encore avant d'aller s'asseoir à même le sol, sur la moquette usée, dans un angle de la pièce, le dos calé dans l'encoignure du mur. Près d'elle se trouve un coffre à jouets dans lequel s'entassent des boîtes de jeux de société qu'elle ignore.

Voilà treize mois qu'ils ont fui.

À travers les volets clos de la chambre, une maigre lumière dispense un peu de clarté diffuse. Le jour se lève à peine.

Ils sont ici depuis hier soir, depuis qu'elle et son père ont été débarqués sur une aire de dégagement de la RN. Avec eux, une vingtaine de personnes de toutes les nationalités – Érythréens et Soudanais, surtout – s'est retrouvée en rase campagne, des hommes et des femmes perdus et hagards. Sans la moindre explication, le convoyeur les a abandonnés à leur sort. Certains ont supplié qu'il les conduise jusqu'à destination, celle pour laquelle ils avaient payé, cher, mais l'homme les a ignorés. Un nerf de bœuf dans une main, au cas où, il a fermé le hayon arrière de son camion, avant de remonter dans la cabine et de partir, sans un regard pour sa cargaison humaine. Ils sont restés là, pétrifiés tout autant que captivés par les feux rouges du véhicule qui s'estompaient et se fondaient au noir dans la nuit.

Arezu serre les poings. « Ça n'en finira donc jamais ! » pense-t-elle, et un accès de rage la conduit à donner un coup dans le mur. Le choc sourd et mat de sa main fermée

contre le mur l'écœure, comme si la maison et les événements s'étaient ligués pour réduire sa colère à ce bruit ridicule et stérile.

L'aventure a débuté par un voyage interminable en bus, de Kaboul à Athènes, en passant par Zaïdan en Iran, où Mehran s'est procuré de faux papiers à prix d'or. Puis ce fut Téhéran, Izmir, Istanbul et enfin la Grèce. Ils ont attendu quatre mois dans la capitale grecque avant de pouvoir gagner l'Italie – Rome, précédée d'une escale à Bari, durant laquelle Arezu s'est émerveillée devant le phare de Saint-Catalde haut de plus de soixante mètres. Il a fallu à chaque fois payer les passeurs. Un racket organisé par des bandes qui se partagent le « marché ».

Ils ont pris le bateau, mais ont aussi beaucoup marché. Des kilomètres de routes et de chemins, sous le soleil, la pluie ou le vent. Arrêtés, détenus dans un camp de réfugiés, puis relâchés, ils ont finalement franchi à pied la frontière française à Vintimille. Un premier homme a pris en charge leur groupe du côté italien, et un second, du côté français, les a conduits jusqu'à Nice.

Deux mois et nombre de péripéties plus tard, ils sont montés dans un camion de marchandises qui les attendait dans le quartier populaire de l'Ariane. Ils se sont entassés derrière de volumineuses caisses en bois estampillées *made in China* qui, elles, circulaient librement d'un pays à un autre. Ils ont roulé en ne s'arrêtant qu'une seule fois pour faire le plein – interdiction de descendre, interdiction

de parler, interdiction de bouger –, jusqu'à ce bord de route anonyme, à quelques dizaines de kilomètres de Calais.

Mehran tousse. Arezu, qui avait fermé les yeux, les rouvre. Le jour s'insinue à travers les persiennes. Elle a dû s'endormir. Combien de temps? Elle se lève en se retenant au mur. Sa tête tourne, elle doit attendre un peu. Ses habits sentent mauvais. Un goût de cendre empâte sa bouche. Ses muscles endoloris la font souffrir. Elle se sent pitoyable, mais recouvre des forces en observant son père. Elle n'a pas le droit de flancher si près du but.

Mehran est étendu sur le dos. Sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration souffreteuse. Quinze jours qu'il est malade. Une mauvaise toux, un état général fébrile. Impossible de consulter un médecin à Nice. Avec quel argent? Sans compter les risques de se faire une nouvelle fois arrêter par la police et, peut-être, après tout ce chemin parcouru, renvoyer en Afghanistan.

Alors, elle lui a concocté des thés très sucrés, le même sachet servant plusieurs fois. Pour le sucre, elle en chipait à la terrasse des bistrots, des carrés que les clients délaissaient en partant. Si ces breuvages ne le guérissaient pas, au moins ils lui apportaient un peu de réconfort.

La jeune fille s'approche de la fenêtre, l'ouvre prudemment et repousse de quelques centimètres les volets, qu'elle bloque à l'espagnolette.

La chambre, à l'étage, donne en contrebas sur une cour et le perron de l'entrée. Plus loin, au-delà de l'allée,

elle aperçoit une portion de route, ainsi que deux gamins, les mains dans les poches de leur pantalon, qui semblent désœuvrés. En tendant l'oreille, d'où elle se trouve, elle pourrait sûrement les entendre s'ils venaient à crier.

En Afghanistan, il y avait des enfants du même âge qui traînaient. D'autres faisaient le guet pour avertir, par des cris convenus à l'avance, d'un éventuel danger les voleurs à la tire. Son père lui a raconté qu'à une certaine époque les talibans coupaient les mains des voleurs pour les punir.

– Et ce n'est pas les plus terribles châtements qu'ils infligeaient aux gens, lui a-t-il dit. Ils pouvaient pendre quelqu'un parce qu'il avait fumé en public, ou bien battre à mort une femme parce que, selon eux, elle n'était pas correctement vêtue.

Quelle heure est-il? Arezu retourne auprès de Mehran, s'accroupit et soulève doucement son bras gauche. Au poignet, une montre. Elle lit l'heure : 9 h 40, puis repose délicatement le bras. Un instant encore, ses yeux s'attardent sur la montre au bracelet en cuir de python. Un cadeau offert par les collègues de son père à l'occasion de sa promotion à la chaire de Langues occidentales de l'université de Kaboul. C'était il y a quatre ans, avant qu'il ne devienne un opposant au régime et soit remercié.

Mehran parle plusieurs langues, ce qui a bien été utile durant le voyage. Il a enseigné très tôt à sa fille unique l'anglais, l'allemand et le français. Arezu s'est avérée très

douée, au grand plaisir de Mehran, qui n'était pas peu fier de la voir éviter, avec une certaine facilité, les pièges de la langue de Molière. Les leçons particulières qu'il lui donnait se transformaient souvent en conversions à bâtons rompus. Il lui parlait comme à une grande personne, et Arezu aimait ça. Aucun sujet tabou entre eux. Il alternait les langues avec un naturel déconcertant. Arezu avait parfois des difficultés à suivre, mais s'accrochait à ses mots comme à des lianes, allant d'une phrase à une autre en s'y balançant au gré des intonations de son père.

La jeune fille se laisse choir au pied du lit, mais se relève aussitôt d'un bond lorsqu'un bruit de freinage conjugué à un crissement de gravier la mettent en alerte. Elle se précipite à la fenêtre et jette un œil inquiet en contrebas, devant la maison. Une Nissan y est garée. Quelques secondes durant, le temps se fige dans la poussière soulevée par les pneus.

Un homme émerge lentement du véhicule, comme s'il avait des difficultés à s'en extraire. Il s'étire et dit quelque chose d'une voix sourde que la distance étouffe. Une femme fait alors son apparition. Elle ouvre la portière arrière, se penche vers l'intérieur, puis se redresse en secouant la tête, ses cheveux en éventail. De loin, on pourrait croire qu'elle les ébroue.

L'homme fait maintenant le tour du véhicule pour ouvrir le coffre. La femme le rejoint, tandis qu'un garçon

d'une quinzaine d'années environ sort à son tour de la voiture et file directement s'asseoir sur les marches du perron.

– Viens nous aider, Ernest ! entend cette fois-ci distinctement Arezu.

C'est la voix de l'homme. Le garçon s'exécute à contrecœur.

Arezu recule le buste afin de ne pas être vue. Elle jette un dernier regard alentour et aperçoit les deux gamins qui se trouvaient tout à l'heure le long de la route. Ils se dirigent dans la direction d'où son père et elle sont arrivés au milieu de la nuit – vers la RN.

La jeune fille quitte son poste d'observation. De retour auprès de Mehran, elle s'adresse à lui à voix basse :

– Papa, supplie-t-elle en dari, papa... Il faut te réveiller. L'homme ronchonne, empêtré dans un demi-sommeil.

– Papa, il y a des gens... en bas. Ils viennent d'arriver.

Mehran se redresse tant bien que mal et prend appui sur ses coudes en chancelant. Arezu l'aide à garder l'équilibre.

– Des gens ?

– Oui. Ils sont en train de décharger leur voiture. Ce doit être les propriétaires...

Mehran s'essuie la bouche d'un revers de la main, qu'il observe fixement une poignée de secondes, doutant peut-être que c'est la sienne. Sa langue est en carton-pâte et sa gorge le brûle affreusement.

– Il faut qu'on parte, ma fille.

– Tu es malade, papa, tu...

Avant qu'elle ait pu achever la fin de sa phrase, Mehran bascule sur ses fesses et tente de se lever. Ses jambes ne le portent pas, il retombe lourdement sur le matelas.

– Pars ! commande-t-il, alors qu'une quinte de toux qu'il étouffe de son mieux le coupe en deux.

– Je ne te laisserai pas, réplique Arezu d'une voix autoritaire.

Elle le force à s'allonger et le recouvre du drap qu'il avait rejeté dans sa tentative infructueuse de se mettre debout, puis va se poster devant la fenêtre.

Dehors, il n'y a plus personne. Seule la voiture est là. La poussière est retombée. Arezu ressent pour la première fois la chaleur étouffante qui règne dans la pièce.

– Papa... commence-t-elle, en se retournant vers son père.

Mehran s'est endormi. De la sueur perle à son front.

Le ronronnement de sa respiration rauque serait presque rassurant s'il n'y avait un danger imminent.

– Ouvre les volets du salon, Ernest !

Ils viennent seulement d'entrer dans la maison et déjà François, le père, fait les premières sommations d'usage.

Ce n'est pas qu'il soit autoritaire, mais sa voix porte dès qu'il est dans l'action, comme ce matin à leur descente de voiture. À sa décharge, son propre père était sous-officier de carrière dans l'armée de terre. François a goûté au cours de son enfance aux joies des casernements et des

ordres brefs à exécuter sur-le-champ par crainte de subir des repréailles. Il en a gardé quelques relents d'éducation autocratique.

Ernest opine du chef mais n'en pense pas moins. Il traîne des pieds et prend son temps, sachant qu'une autre corvée l'attend s'il se montre trop zélé. Pendant qu'il s'affaire à petite allure dans le salon, Fanny, sa mère, range dans les placards de la cuisine les quelques provisions qu'ils ont amenées avec eux de Paris.

Les unes après les autres, les pièces s'éclairent et découvrent un mobilier et une décoration intérieure datant des grands-parents, peut-être même de Mathusalem selon les sarcasmes d'Ernest, qui ne manque pas une occasion de dauber sur ce lieu de villégiature qu'il appelle, non sans impertinence, « la maison de retraite ».

Papiers peints défraîchis, ornés de grosses fleurs délavées ou de rayures verticales marronnasses. Armoire, fauteils, canapé et tables en bois de cerisier ou de chêne, vermoulu par les vrillettes, contournés, tarabiscotés, véritables antiquités, qui ont dû, un jour lointain, sentir l'encaustique. Bibelots devenus de véritables nids à poussière. Vaisselier garni d'assiettes plus ou moins ébréchées et d'une armada de verres dépareillés.

– Laisse les fenêtres ouvertes, faut aérer! aboie François.

Habitude de se faire obéir, vestige de son enfance donc, mais qu'il a cultivé à n'en pas douter sur son lieu de

travail. *Consultant-manager en business intelligence* – titre ronflant inscrit sur sa carte de visite professionnelle. Ernest ne sait pas en quoi consiste ce job au nom valise français, si ce n'est qu'il s'agit d'informatique, et qu'il permet de payer une fois par an des vacances au ski à Morzine, de l'habiller et de subvenir aux besoins tant vitaux que superflus de la famille.

– Je m'en occupe, intervient Fanny.

Comme si Ernest n'en était pas capable... C'est sa tendance Docteur Jekyll et Mister Hyde. D'un côté il n'en fout pas une rame. D'un autre, il déteste qu'on le considère comme un sous-doué. Forme de schizophrénie adolescente qui semble toucher beaucoup de ses copains du même âge.

Le garçon bénéficie néanmoins de circonstances atténuantes. Sa mère a toujours couvé son enfant chéri, son fils unique. Bébé, garçonnet, adolescent, Ernest n'a jamais été pour elle que « MON FILS » en majuscules castratrices. Elle le surprotège en permanence. L'emmailote dans le cocon douillet d'une vie familiale seulement troublée par des imprévus domestiques aussi palpitants que : l'absence inexplicquée de ketchup dans le frigo quand il y a des frites à manger ou de confiture d'abricots au petit déjeuner ou encore de déodorant dans la salle de bains alors qu'il est impensable de puer sous les bras au collège.

Tout est lisse, simple et élaboré à l'avance, comme ces sempiternelles vacances dans la maison des grands-parents défunts. Ernest n'a qu'à suivre les lignes droites,

parallèles, sans surprise, fades et orthodoxes, tracées par ses géniteurs. De l'emmerdement en bâton. De l'ennui en marmelade. De l'enquiquinement à la sauce aigre-douce.

– P'pa ! J'peux monter dans ma chambre ?

Brun, de taille moyenne mais bien proportionné, le visage ouvert et chafouin, de grands yeux noirs, des dents alignées au cordeau et d'une blancheur immaculée malgré son peu d'entrain à les brosser, Ernest cache son jeu et donne le change.

À le considérer sans le connaître, on imagine un ado bien dans sa peau et frondeur sur les bords. On se trompe grossièrement. À croire que la nature est pleine de malice, qui a figolé l'emballage et bâclé le contenu.

En vérité, Ernest est à l'étroit dans ses pompes. Bûcheur, il accumule les bons résultats au collège, autant qu'il encaisse les méchancetés et les vexations de ses coreligionnaires. Jamais il ne parle à la maison de sa qualité de souffre-douleur en titre de sa classe de troisième. Objet attiré de lazzis et de brimades, il se venge, et encore ne le fait-il pas sciemment, en écrasant les autres sous l'avalanche des bonnes notes qu'il obtient dans toutes les matières – sauf en EPS –, ce qui ne fait qu'augmenter le ressentiment de ceux qui le tourmentent.

– Vois d'abord si maman n'a pas besoin de toi, répond François. Je descends à la cave brancher l'eau au compteur...

Ernest interroge aussitôt Fanny d'un regard mi-suppliant mi-cajoleur, appelé « œil de cocker », manœuvre dilatoire qui n'a jamais connu l'échec.

Il la trouve belle, sa mère. Contrairement à son père, elle vieillit harmonieusement. Les rides qui le sillonnent confèrent à son visage une douceur et une profondeur d'âme qu'il n'avait pas auparavant.

Quand François prend du ventre, Fanny s'épanouit. Quand il s'évertue à pratiquer du sport en salle pour suer les litres de graisse accumulés lors de repas d'affaires, elle entame un régime sans viande et sans gluten et s'amincit. Elle est séduisante alors qu'il n'est que potable.

Ernest se demande parfois ce qu'elle trouve à ce vieux chnoque, à son mauvais caractère et à sa suffisance légendaire. Alors que la plupart des parents des ados qu'il côtoie au collège divorcent, les siens demeurent unis par un lien mystérieux. Il rêve parfois à une séparation qu'il orchestrerait en sous-main, à l'issue de laquelle il irait vivre avec sa mère, seul homme dans la maison à prendre soin de cette femme remarquable.

– Vas-y, mon chéri, je me débrouillerai toute seule...

Bingo! N'est-elle pas adorable? Il faudrait qu'elle se recoiffe, qu'elle arrange un peu sa tenue débraillée et qu'elle essuie la sueur, qui dégouline dans son cou et colore son chemisier d'auréoles humides sous les aisselles, pour qu'elle soit *ab-so-lu-ment* parfaite.

– Merci, m'man!

Dans cette baraque, il n'y a que dans sa chambre où Ernest se sente à l'aise. Il y retrouve ses jeux de société, son lit grinçant et sa bibliothèque de vacances qui regorge de Club des

cinq achetés il y a une décennie par ses parents, à l'occasion d'un vide-grenier, parce qu'ils rappelaient des souvenirs d'enfance à François. Les Cinq contre le loup-garou, Les Cinq et le diamant bleu, Le Club des cinq et le vieux puits, pour ne citer que les moins abîmés de la collection.

Ernest aime à se replonger dans ces romans faciles qui ne sont ni de son âge ni de sa génération. Une impression de sécurité l'envahit, ainsi qu'une douce chaleur le baigne au fur et à mesure qu'il progresse dans la lecture des œuvres d'Enid Blyton. Claude Dorsel, François, Annie, Mick Gauthier et le chien Dagobert font partie de sa famille secrète. S'il devait se convaincre que cette fois-ci les vacances seront bonnes, il resterait enfermé dans sa chambre le mois entier, à lire et relire les aventures de la petite bande.

– Prends ta valise et range tes vêtements !

Il fallait bien que François remonte de la cave après avoir branché l'eau et qu'il ait son mot à dire.

– D'ac', p'pa !

Abréger au maximum les échanges avec le dictateur. Prendre la valise sans sourciller et grimper à l'étage. Se faire oublier et bourrer les habits dans l'armoire, en vrac, à la va comme j'te pousse. Tel est l'essentiel du programme des cinq prochaines minutes.

Parvenu sur le palier de la chambre, Ernest reprend son souffle. Il a couru dans les escaliers, les gravissant deux par deux, et maintenant il ahane façon loco à vapeur. Un velux, à l'autre bout du couloir, dispense en flaque une

lumière du jour sassée par la saleté accumulée durant onze mois sur la vitre.

– Tu feras aussi ton lit, Ernest !

Son père, encore, qui, du rez-de-chaussée, continue de régenter son petit monde.

– Nan ! répond le garçon dans un éclair de désobéissance soudaine qu’il ne maîtrise pas.

– Hein ? Quoi ? s’inquiète François.

Aurait-il mal entendu ?

– D’accord ! confirme aussitôt Ernest, cessant sur-le-champ toute velléité d’insubordination.

Il se redresse et actionne la poignée en poussant dans un même mouvement la porte.

*

La pêche n’aura pas lieu. Arrivés à proximité de l’étang, Carlos remarque, à l’orée d’un bosquet d’épineux, un animal mort allongé dans l’herbe.

– T’as vu ?

Tchavo acquiesce d’un bref mouvement de tête, et y va de son commentaire :

– C’t’un chevreuil crevé, non ?

– On dirait, élude Carlos.

– J’m demande bien c’qui l’a tué...

Les deux garçons s’approchent de la bête étendue, les pattes repliées sous elle, les yeux grands ouverts, la langue brunâtre tirée hors de la gueule.